

appartenait en 1847, à M. Brochard de Villiers Fiorillo a survécu par ses études, admirablement doigtées, d'un chant agréable et accessibles à tous les violonistes.

A l'École française il manquait Leclair et Rode ; elle était représentée par quatre violonistes, par Cartier, excellent professeur, par Garriniés, dont les matinées doivent être familières à quiconque tient à connaître les ressources du violon ; par Lafont, artiste froid, nul comme compositeur, mais à qui le travail avait donné un jeu d'une pureté et d'une correction merveilleuse, et par Baillot.

Né dans le siècle dernier, Baillot appartient à la génération présente, par ses travaux, ses élèves et l'influence de son enseignement. Nul ne porta plus loin l'art de l'archet et celui de l'émission du son. Un peu sec et compassé dans ses concertos et ses airs variés, il se transformait en exécutant la musique des grands maîtres. Les anciens étaient surtout l'objet de son culte, et ceux qu'il rendait avec une perfection désespérante pour l'avenir. Qui ne se rappelle l'avoir entendu dans ses séances de quatuors, retracer la majesté d'Haydn, la bonhomie gracieuse de Bocherinni, la passion contenue de Mozart ? Ses accompagnateurs qui étaient ses amis, quelquefois ses élèves, étaient comme lui des gens modestes, convaincus, dévoués à l'art et à leur maître. C'étaient : Vidal, excellent violon ; Norblin, le maître de Franchomme ; Vaslin, habile professeur, dont les excentricités relativement au manche de son violoncelle, faisaient le désespoir de Gant ; Mialle avec sa figure homérique ; Urhan unissant à une fervente piété un grand amour des arts, et plus tard Sauzay, gendre de Baillot, et l'un des meilleurs altos de Paris. Tous s'effaçaient peut-être un peu trop devant leur premier violon ; mais aussi quelle